Corrigé – Bac 2026 – Humanités, littérature et philosophie – Métropole, jour 1

Quel regard Jean Giono porte-t-il sur le travail de la machine ?, Dans quelle mesure les machines échappent-elles à l'humain ?

Corrigé détaillé rédigé par Ben, professeur particulier – benprofparticulier.fr

Première partie : interprétation littéraire – Quel regard Jean Giono porte-t-il sur le travail de la machine ? *(10 pts)*

Analyse de la question. La question porte sur le *regard* de l'auteur : il faut donc dégager à la fois ce que le texte montre des machines (leur activité, leur puissance, leurs effets) et le jugement que Giono porte sur elles, à travers les images, le rythme et la construction de l'extrait. L'expression « le travail de la machine » invite à examiner ce que font les machines (l. 4-23) et ce qu'elles font à l'homme (l. 23-30). Le piège serait de s'en tenir à « Giono critique les machines » : son regard est plus ambigu, fait d'une fascination réelle devant leur puissance et d'une inquiétude profonde devant leur autonomie.

Problématique. Sous l'apparence d'une célébration de la puissance démesurée des machines, Giono ne dénonce-t-il pas un travail devenu sans fin ni mesure, qui échappe à ceux qui l'ont inventé et finit par transformer l'homme lui-même ?

Introduction rédigée

Depuis la révolution industrielle, la machine fascine autant qu'elle inquiète : elle libère l'homme des tâches pénibles, mais elle impose aussi son rythme et sa logique. Jean Giono, romancier de la Haute-Provence marqué par l'expérience de la Première Guerre mondiale et défenseur de la vie paysanne et artisanale, publie en 1941 l'essai *Triomphe de la vie*. Dans cet extrait, il décrit en une longue phrase foisonnante l'activité de « l'immense armée des machines » (l. 1), avant d'en tirer, en quelques phrases brèves, une thèse sur « l'esprit de la machine » (l. 30). On peut alors se demander quel regard Giono porte sur le travail de la machine : simple admiration devant une puissance prodigieuse, ou dénonciation d'une force qui échappe à l'homme et le transforme ? Nous verrons d'abord que Giono peint une puissance démesurée, presque divine ; puis que ce travail apparaît déréglé, privé de toute finalité ; enfin que l'auteur formule une thèse inquiétante : la machine possède un « esprit » qui transforme l'homme lui-même.

Plan détaillé

I. Une puissance fascinante et démesurée (l. 1-10)

- **a) Une armée en marche.** La métaphore militaire ouvre le texte : « De l'immense armée immobile des usines, sort l'immense armée des machines animées épaule contre épaule » (l. 1-2). Le parallélisme « immense armée immobile » / « immense armée des machines animées » oppose l'immobilité des usines au mouvement des machines, qui semblent naître d'elles comme des soldats sortant d'une caserne. La personnification « épaule contre épaule » leur donne un corps et une discipline collective. Le chiasme « sur des rangs de plusieurs milliers, sur plusieurs milliers de rangs » (l. 2-3) multiplie le nombre jusqu'au vertige. Pour Giono, pacifiste, cette image n'est pas neutre : elle annonce « elles font la guerre » (l. 4).
- **b) Une toute-puissance.** Les machines sont « capables de tout faire » (l. 3) ; « Elles font tout » (l. 4). L'écart entre « celle qui peut saisir un fil de soie » et « celle qui peut grossir mille fois le soleil » (l. 3-4) embrasse l'infiniment petit et l'infiniment grand. L'énumération usurpe même le domaine du sacré : « elles disent la messe » (l. 5). Les machines remodèlent la Terre comme un démiurge : « elles rapetissent la terre, changent les fleuves de place » (l. 5). L'anaphore de « se servent » (l. 6-8) culmine dans un paradoxe : « se servent de rien, font naître ce dont elles se servent » (l. 8), pouvoir de création à partir de rien, traditionnellement réservé à Dieu.

- **c) Une transformation sans limite du monde.** La gradation construite par enchaînement (chaque terme reprend le précédent) — « changent les vallées en lacs, les marais en plaines, les plaines en villes, les villes en usines, les usines en machines, les machines en machines » (l. 8-10) — fait disparaître la nature au profit de l'industrie. Elle s'achève sur une tautologie, « les machines en machines » : le travail de la machine n'a plus d'autre objet qu'elle-même. L'admiration se retourne déjà en malaise.

II. Un travail déréglé, privé de finalité (l. 10-23)

- **a) Une production coupée du réel.** Le travail des machines quitte le monde concret pour l'abstraction économique : elles « entassent sur les valeurs premières des valeurs secondes, des valeurs troisièmes, des valeurs millièmes qui deviennent premières » (l. 10-12). La note 1 précise qu'il s'agit des richesses naturelles devenues « valeurs négociables en bourse ». La reprise de cette série dans la suite de la phrase (« de nouvelles valeurs secondes, troisièmes, millièmes », l. 12-13) montre une accumulation sans fin, où le besoin réel est oublié.
- **b) Une agitation aveugle et contradictoire.** Les machines « font un charroi extraordinaire de voluptés et de jouissances » (l. 13-14) : ce qu'elles fabriquent, ce sont des plaisirs de consommation, transportés comme des marchandises. La comparaison « comme des fourmis changeant de place les œufs de la fourmilière » (l. 14) réduit leur activité à un affairement instinctif et sans pensée. L'accumulation de verbes souvent antithétiques — « les nourrissent, les affament » (l. 15), « les allument, les éteignent » (l. 17) — traduit l'incohérence de ce travail, tandis que des verbes violents (« les charcutent », « les pilent comme du poivre », l. 16) le rendent brutal.
- **c) Des fins inventées à l'infini.** Les machines finissent par détruire « leur destination première » pour inventer « des destinations secondes, troisièmes, millièmes » (l. 20-21) : elles créent des besoins artificiels au lieu de répondre à ceux des hommes. Elles le font « par la simple mise en marche de leurs corps métalliques » (l. 20-21), c'est-à-dire par automatisme, sans intention humaine. Les comparaisons avec la nature (« comme le vent allume et éteint le phosphore de la mer », l. 18 ; « plus vivement que change de sens le vol de l'hirondelle », l. 19) montrent une machine qui rivalise avec la nature et la dépasse en vitesse, mais sans sa beauté ni son ordre. La syntaxe elle-même imite ce mouvement : une seule phrase s'étire de « Elles font tout » (l. 4) à « s'adressera désormais » (l. 23), saturée d'énumérations et de points-virgules, comme un flux que rien n'arrête.

III. Une thèse inquiétante : « l'esprit de la machine » transforme l'homme (l. 23-30)

- **a) Une rupture de ton.** Après la phrase-fleuve, le texte passe à des phrases courtes, au présent de vérité générale, presque définitionnelles : « Les machines existent en immenses diversités » (l. 23). Le parallélisme « Chaque machine est à deux fins » (l. 23-24) / « Chaque machine transforme deux matières » (l. 26) donne à la fin du texte l'allure d'une démonstration : le regard descriptif devient un jugement.
- **b) Une fin qui échappe à l'homme.** Giono distingue « la fin pour laquelle les hommes l'ont inventée » et « la fin qui est l'esprit même de la machine, sans que les hommes puissent exercer le moindre contrôle sur cette fin » (l. 24-26). La machine n'est plus un simple instrument : elle porte en elle une logique propre, et l'homme est dépossédé de son œuvre.
- **c) L'homme devenu matière.** Le renversement final est décisif : la machine transforme « la matière pour la transformation de laquelle elle a été inventée et l'homme qui se sert de la machine » (l. 26-28). Celui qui croit « se servir » de la machine est en réalité transformé par elle, ce qui fait écho à l'anaphore « se servent » des lignes 6 à 8 : les machines « se servent de tout », y compris de l'homme. La comparaison « appartient en propre à la machine autant que l'esprit appartient en propre à l'homme » (l. 28-29) attribue à la machine l'équivalent d'une âme, et la chute brève « C'est l'esprit de la machine » (l. 29-30) sonne comme un verdict.

> 💡 **Astuce.** Dans une longue énumération comme celle des lignes 4 à 23, ne commente pas chaque verbe : repère les figures qui organisent la phrase (anaphore de « se servent », gradation « les vallées en lacs… les machines en machines », antithèses « nourrissent / affament ») et montre ce que la forme dit du fond : une machine que rien n'arrête.

Conclusion rédigée

Le regard que Giono porte sur le travail de la machine est donc profondément ambivalent, mais il aboutit à une condamnation. L'écrivain se laisse d'abord emporter par la puissance prodigieuse des machines, qu'il peint comme une armée capable de tout faire et de remodeler la Terre ; mais cette puissance se révèle déréglée, tournée vers la production infinie de valeurs et de jouissances artificielles, sans autre fin qu'elle-même. La fin du texte en tire la leçon : la machine possède un « esprit » qui échappe au contrôle humain et transforme l'homme qui croit s'en servir. Ce regard inquiet rejoint celui de Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes* (1936), où l'ouvrier finit littéralement avalé par les engrenages, et il garde aujourd'hui toute sa force, à l'heure où les algorithmes façonnent nos désirs et nos comportements.

Deuxième partie : essai philosophique – Dans quelle mesure les machines échappent-elles à l'humain ? *(10 pts)*

Analyse du sujet.

- **Les machines** : dispositifs techniques capables d'accomplir un travail de façon automatique, en transformant une énergie ou une information, sans que la main humaine intervienne à chaque instant. On les distingue de l'*outil*, simple prolongement du corps, que l'homme guide en permanence.
- **Échapper à** : se soustraire au contrôle, à la maîtrise ou à la compréhension de quelqu'un. Le verbe a plusieurs sens à exploiter : échapper au *contrôle* (la machine agit sans que l'on puisse l'arrêter ou l'orienter), à la *compréhension* (on ne sait plus comment elle fonctionne), aux *capacités* humaines (elle fait ce que nous ne pouvons pas faire).
- **L'humain** : l'être humain en tant que concepteur et utilisateur des machines, mais aussi ce qui fait l'humanité (la pensée, la liberté, la responsabilité).
- « **Dans quelle mesure** » : il s'agit d'évaluer un degré, pas de répondre par oui ou non.

Paradoxe. La machine est entièrement une création humaine, fruit d'une intention et d'un savoir : comment pourrait-elle échapper à celui qui l'a conçue ? Pourtant, l'expérience contemporaine (automatisation, catastrophes industrielles, intelligence artificielle) donne le sentiment que les machines imposent leur logique, comme le suggère Giono quand il évoque une fin « sans que les hommes puissent exercer le moindre contrôle » sur elle.

Problématique. La machine, conçue par l'homme pour servir ses fins, peut-elle devenir une puissance autonome qui lui échappe ? Ou bien ce qui nous échappe n'est-il pas moins la machine elle-même que la maîtrise de nos propres usages ?

Introduction rédigée

En 1997, l'ordinateur Deep Blue battait le champion du monde d'échecs Garry Kasparov ; aujourd'hui, des intelligences artificielles rédigent des textes et prennent des décisions que leurs concepteurs eux-mêmes ne savent pas toujours expliquer. Jean Giono affirmait déjà en 1941 que chaque machine a « deux fins » : celle pour laquelle les hommes l'ont inventée et une autre, « l'esprit même de la machine », qui échappe à leur contrôle. Une machine est pourtant un dispositif technique fabriqué par l'homme pour accomplir automatiquement un travail à sa place. Dire qu'elle « échappe » à l'humain, c'est affirmer qu'elle se soustrait à sa maîtrise, à sa compréhension ou même à ses capacités. Il y a là un paradoxe : comment une œuvre humaine, entièrement conçue selon nos plans, pourrait-elle se retourner contre son créateur ? Dans quelle mesure les machines échappent-elles donc à l'humain ? Nous verrons d'abord qu'en droit la machine, simple instrument dépourvu de fins propres, reste soumise à l'homme ; puis qu'en fait elle tend à lui échapper, en devenant incompréhensible, incontrôlable et en le transformant ; enfin que ce qui nous échappe est moins la machine elle-même que la maîtrise collective de ses usages, qu'il nous appartient de reprendre.

Plan détaillé

I. En droit, la machine ne peut pas échapper à l'humain : elle est son œuvre et son instrument

- **a) Une chose sans principe propre.** Aristote, dans la *Physique* (livre II), distingue les êtres naturels, qui ont en eux-mêmes le principe de leur mouvement, et les produits de l'art (de la technique), dont le principe est extérieur, dans l'artisan. La machine ne se donne pas ses fins : elle tient d'un autre sa forme, son énergie et sa destination. *Exemple* : une machine débranchée s'arrête ; une chaîne de montage ne produit que ce pour quoi elle a été réglée.
- **b) Une machine qui ne pense pas.** Descartes, dans le *Discours de la méthode* (Ve partie), soutient qu'un automate, si perfectionné soit-il, se reconnaîtrait toujours à deux signes : il ne pourrait pas arranger des paroles pour répondre au sens de tout ce qu'on lui dit, et il n'agirait pas par connaissance mais seulement par la disposition de ses organes. La machine exécute, elle ne comprend pas. Même une intelligence artificielle produit des réponses par calcul statistique sur des données humaines, sans conscience de ce qu'elle dit.
- **c) Un instrument de maîtrise.** Dans la VIe partie du même ouvrage, Descartes assigne au savoir le projet de nous rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature ». La machine est l'instrument de cette maîtrise : elle prolonge et décuple le pouvoir humain. C'est pourquoi la responsabilité reste humaine : le droit tient pour responsables le fabricant ou l'utilisateur, jamais la machine. *Transition* : mais ce raisonnement de principe suppose que l'homme comprenne et contrôle effectivement ses machines. Est-ce encore le cas ?

II. En fait, les machines tendent à échapper à l'humain : à sa compréhension, à son contrôle, à son identité

- **a) Elles échappent à la compréhension.** Les machines modernes sont si complexes qu'aucun utilisateur, et parfois aucun ingénieur, n'en maîtrise tout le fonctionnement : les systèmes d'apprentissage profond sont souvent qualifiés de « boîtes noires ». Simondon, dans *Du mode d'existence des objets techniques* (1958), montre que l'aliénation vient en grande partie de cette méconnaissance : la culture traite les objets techniques comme des choses étrangères, utiles ou menaçantes, sans chercher à les comprendre. Elles nous dépassent aussi en capacités (calcul, mémoire, vitesse), comme Deep Blue face à Kasparov.
- **b) Elles échappent au contrôle et inversent le rapport de service.** Marx, dans *Le Capital* (livre I), montre que dans l'atelier l'ouvrier se servait de son outil, alors que dans la fabrique mécanisée c'est lui qui sert la machine et doit suivre son rythme. Charlie Chaplin en fait l'image dans *Les Temps modernes* (1936). À plus grande échelle, la catastrophe de Tchernobyl (1986) montre un système technique qui, une fois emballé, n'obéit plus à ses opérateurs. Jacques Ellul parle d'une *autonomie de la technique* : elle se développe selon sa propre logique d'efficacité, et ce qui est techniquement possible finit par être fait.
- **c) Elles transforment l'homme lui-même.** C'est la thèse de Giono : chaque machine transforme « l'homme qui se sert de la machine ». Déjà, dans le *Phèdre*, Platon fait dire au roi Thamous que l'écriture, technique de mémoire, rendra les hommes oublieux. Heidegger, dans « La question de la technique » (1953), décrit la technique moderne comme une provocation qui met la nature en demeure de livrer son énergie (la centrale hydroélectrique installée sur le Rhin fait du fleuve un simple fournisseur d'énergie) ; l'homme risque alors de n'être lui-même qu'une ressource parmi d'autres. Günther Anders, dans *L'Obsolescence de l'homme* (1956), parle de « honte prométhéenne » : l'homme se sent inférieur à la perfection des machines qu'il a fabriquées, et il est incapable de se représenter les effets de ce qu'il produit (la bombe atomique). *Exemple actuel* : les applications conçues pour capter l'attention modifient nos habitudes et nos désirs.

III. Ce qui échappe à l'humain, c'est moins la machine que la maîtrise de ses usages : une responsabilité à reprendre

- **a) L'« esprit de la machine » est un esprit humain.** La machine n'a pas de fins propres : la logique qui semble l'animer est celle des systèmes humains qui l'emploient. Chez Giono lui-même, le travail des machines est mis au service de la spéculation (« valeurs millièmes », note 1) et de la production de « voluptés » : c'est une logique économique, donc humaine, qui s'emballe. Dire que « la machine décide », c'est souvent masquer des choix humains.

- **b) Comprendre pour ne plus être dépossédé.** Simondon voit le remède dans une véritable culture technique : l'homme doit comprendre les machines et se situer parmi elles comme un organisateur, à la manière d'un chef d'orchestre qui coordonne les musiciens, et non comme un esclave ou un maître ignorant. Bergson, dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932), affirme que ce corps agrandi par la technique attend un « supplément d'âme » : la mécanique doit être accompagnée d'un progrès moral.
- **c) Une éthique de la responsabilité.** Hans Jonas, dans *Le Principe responsabilité* (1979), propose un impératif adapté à la puissance technique : agir de façon que les effets de notre action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre. *Exemples* : l'Union européenne a adopté en 2024 un règlement encadrant l'intelligence artificielle ; certains choisissent des techniques plus sobres et réparables. La machine n'échappe à l'humain que dans la mesure où l'humain renonce à décider de ses usages.

> ⚠ **Piège.** Ne transforme pas l'essai en exposé sur l'intelligence artificielle ou en simple « pour / contre la technique ». Le sujet demande un degré (« dans quelle mesure ») : ta copie doit montrer en quel sens et jusqu'à quel point les machines échappent à l'humain, et en quel sens elles ne lui échappent pas.

Conclusion rédigée

Les machines échappent-elles à l'humain ? En droit, non : œuvres de l'homme, elles n'ont ni principe propre ni pensée, et ne poursuivent que les fins qu'on leur a données. En fait, pourtant, elles lui échappent de plus en plus : leur complexité dépasse notre compréhension, leur rythme s'impose au travailleur, leurs effets se dérobent à notre contrôle et elles transforment jusqu'à nos manières de penser et de désirer, comme le pressentait Giono. Mais cet « esprit de la machine » n'est pas une volonté autonome : il traduit la logique de systèmes humains, économiques et techniques, que nous avons cessé d'interroger. Les machines nous échappent donc dans la mesure exacte où nous renonçons à les comprendre et à décider collectivement de leurs usages. Reprendre cette maîtrise est une tâche à la fois de connaissance, avec une véritable culture technique, et de responsabilité, au sens où Hans Jonas l'entend : c'est peut-être le principal défi éthique et politique de notre temps.

Conseils pour le jour J

Les deux parties sont notées chacune sur 10 points et se rédigent sur des copies séparées : répartis tes 4 heures à parts égales (environ 2 heures chacune, dont 30 à 40 minutes de brouillon). Pour l'interprétation littéraire, ne fais pas un commentaire « hors question » : chaque partie de ton développement doit répondre à « Quel regard Giono porte-t-il ? ». L'essentiel des points vient de citations exactes, toujours suivies du numéro de ligne, et de l'analyse de leurs effets (métaphore de l'armée, gradation « les machines en machines », comparaison des fourmis, opposition entre la longue phrase et les phrases courtes de la fin).

Le texte comporte une seule phrase très longue (l. 4 à 23) : ne la paraphrase pas en énumérant ce que font les machines. Montre plutôt que la forme imite le fond (une activité sans fin ni contrôle) et que le dernier mouvement (l. 23-30) change de ton pour énoncer une thèse. C'est ce basculement de la description au jugement qui fait comprendre le regard de Giono.

Dans l'essai, tu peux t'appuyer sur le texte de Giono, mais ne t'y limite pas : l'essai philosophique attend une réflexion personnelle nourrie de références précises (Aristote, Descartes, Marx, Simondon, Heidegger, Jonas…) et d'exemples concrets. Une idée bien reformulée vaut mieux qu'une citation approximative. Définis « machine » (en la distinguant de l'outil) et « échapper » dès l'introduction : les différents sens du verbe te donnent naturellement ton plan.

Ce document est la propriété intellectuelle de Ben, professeur particulier (benprofparticulier.fr), protégée par le Code de la propriété intellectuelle (art. L. 111-1 et L. 122-4). Il est mis à disposition pour un usage personnel de révision. Toute reproduction, diffusion, mise en ligne ou revente, totale ou partielle, sans autorisation écrite est interdite et constitue une contrefaçon (art. L. 335-2).